

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de l'éditeur l'ouvrage de Mme Jacqueline Leclercq-Marx intitulé *Iconographie médiévale entre Antiquité et art roman*, publié chez Brepols en 2019 dans la collection « Répertoire iconographique de la littérature du Moyen Âge » dirigée par Christian Heck.

Bien connue des spécialistes de l'Antiquité et des médiévistes, qu'ils soient intéressés par les textes ou par les images, Jacqueline Leclercq-Marx a exploré des territoires qui ont été le plus souvent négligés, voire dédaignés par la tradition d'études iconographique représentée brillamment par Emile Mâle. « *Sirenes usque in exitium dulces, l'histoire d'une recherche* », tel est le titre qu'elle donne à l'introduction de ce recueil.

Il est composé de quatre grandes sections, chacune réunissant entre cinq et huit articles choisis dans la vaste production de l'auteur par Brigitte D'Hainaut-Zveny, Alain Dierkens et Constantin Pion. C'est la première de ces sections qui indique l'orientation dominante de ses recherches : elle traite des transferts, des emprunts et des réappropriations qui relient l'Antiquité au Moyen Âge pré-roman et roman. L'auteur ne se laisse pas enfermer dans le cercle de l'interprétation symbolique mais concède d'emblée l'existence d'un espace de liberté laissé à l'artiste, sculpteur ou peintre, qui ne diminue en rien l'intérêt d'une étude des survivances en tant que telles. La réappropriation d'un motif antique, comme celui du centaure par exemple, peut se situer sur un plan formel qui engage la liberté d'expression de l'artiste plutôt qu'une pensée symbolique : qu'une historienne de l'art comme Jacqueline Leclercq-Marx en ait fait le constat au vu des abondants corpus qu'elle a réunis est d'une grande importance pour l'étude de l'art du Moyen Âge. On observe ainsi des glissements sémantiques qui nous entraînent dans le monde de la création artistique, alors qu'en général les spécialistes de l'iconographie médiévale, emmenés par Emile Mâle, cherchaient plutôt à trouver des programmes artistiques rigoureusement établis à l'aide de sources textuelles. Ce principe a commandé la conception de son maître-livre consacré au thème de la sirène paru en 1997 : *La sirène dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen*

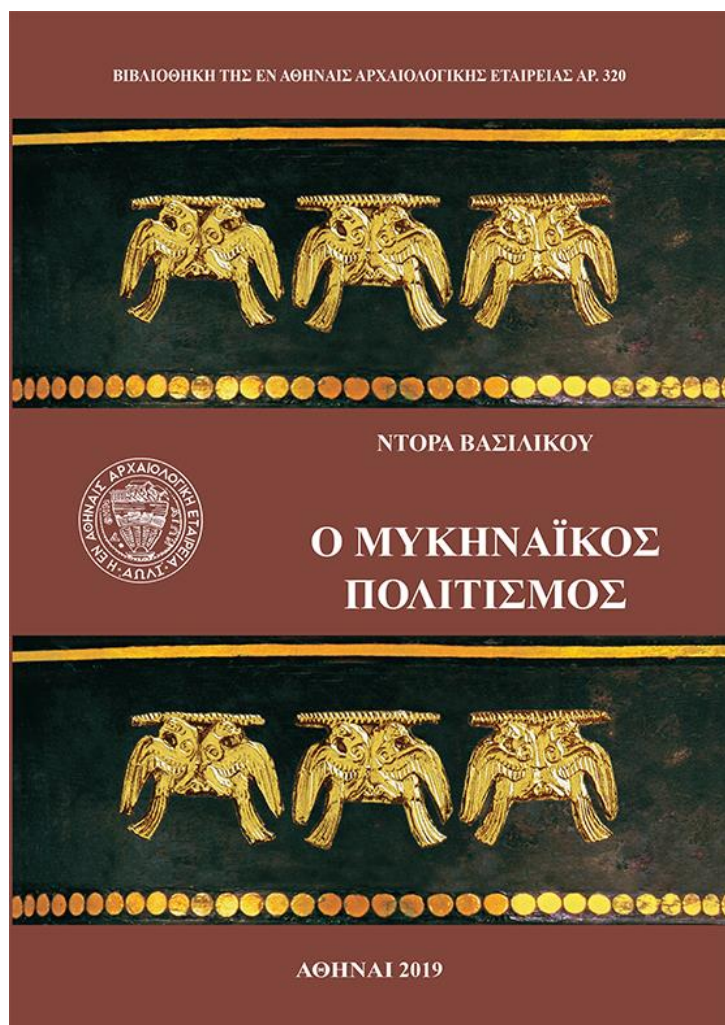
*Âge. Du mythe païen au symbole chrétien*, une publication de la classe des Beaux-arts de l'Académie royale de Belgique.

Sous le titre « Cosmographie et Bestiaires », la deuxième section souligne l'importante enquête qu'a menée l'auteur dans le *Physiologus* grec et latin, dans les Bestiaires ou encore dans les encyclopédies du 13<sup>ème</sup> siècle. Elle examine en particulier le parallélisme établi par les représentations iconographiques entre le monde terrestre et le monde marin, thème fréquent dans le folklore et la littérature irlandaise. Jacqueline Leclercq-Marx déconstruit une ancienne conviction des historiens selon laquelle l'émergence du merveilleux aux 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> siècles serait imputable aux voyages d'exploration : pour elle, et cela est fort vraisemblable, cette émergence serait plutôt à mettre au compte de la naissance d'un nouveau public cultivé et laïc friand de « merveilles ».

La section suivante intitulée « Entre anthropologie et histoire matérielle » atteste de la curiosité intellectuelle de Jacqueline Leclercq-Marx. Elle étudie aussi bien la perception de la couleur de la peau dans le Moyen Âge central, que les ex-voto, le « rapport au gain illicite dans la sculpture romane », l'iconographie des Vents ou encore l'imitation des tissus « orientaux » au Haut Moyen Âge et à l'époque romane. C'est dans cette ouverture à des thèmes originaux et aux disciplines voisines de l'histoire de l'art auxquelles elle fait appel que l'on peut mesurer le spectre intellectuel très large qu'elle parcourt.

Ce que confirme si cela était nécessaire la section dernière consacrée aux « Signatures d'artistes, autoportraits et analyses des initiales historiées de la Bible de Lobbes ». La question des signatures d'orfèvres notamment a été bien étudiée depuis plus de trente ans par des auteurs comme Anton Legner ou Peter Cornelius Claussen entre autres, mais l'auteur en offre une excellente synthèse tout en nuancant maintes interprétations anciennes. Il semble bien que la conscience de soi et le rang social auquel accédait celui qui travaillait des matériaux précieux tiennent une place dans cette « publicité » définitive donnée à son nom par l'orfèvre lorsqu'il le grave dans le métal.

Ce recueil de textes est augmenté d'une bibliographie complète de Jacqueline Leclercq-Marx et d'un index. Il convient d'ajouter combien l'éditeur a soigné la qualité de l'illustration riche de 160 images.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'archéologue franco-grecque Dora Vassilikou, l'ouvrage intitulé *Ho Mykenaïkos Politismos* (*La civilisation mycénienne*), paru fin 2019, dans la collection dite « Bibliothèque de la Société Archéologique d'Athènes », volume 320), que dirige notre confrère M. Vassilios Pétrakos, associé étranger de l'Académie, par ailleurs Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Athènes, qui en a signé l'avant-propos. Il s'agit, en fait, de la réédition - considérablement élargie - d'un ouvrage paru une première fois en 1995. L'ambition de cette synthèse sur une civilisation protohistorique à la fois très bien documentée par plus d'un siècle et demi de fouilles et de recherches en Grèce et hors de Grèce mais n'ayant de loin pas encore livré tous ses secrets se trouvait définie, dès la 1<sup>ère</sup>

édition, par un des meilleurs connaisseurs grecs en ce domaine, le professeur et académicien Spyros Jakovidis, aujourd'hui disparu, qui relevait que l'ouvrage rédigé selon un plan très clair et pourvu d'une abondante illustration répondait à un véritable besoin, susceptible qu'il était de servir d'introduction à l'étude des divers aspects du monde mycénien et de constituer en même temps, par l'ampleur de ses visées aussi bien thématiques que géographiques comme par sa bibliographie quasi exhaustive, un manuel de référence, pour les spécialistes eux-mêmes, sur l'état des connaissances en ce domaine. Ce but, nul doute qu'il ne l'ait rempli, en tout cas auprès des lecteurs ayant une maîtrise suffisante du grec moderne, et probablement au-delà de ce cercle, puisque rares sont, même dans les grandes langues internationales, les synthèses qui pouvaient - et peuvent – rivaliser avec celle-là.

Mais les manuels sont, par définition, destinés à vieillir plus vite encore que les autres livres. Il était donc nécessaire de tenir compte des progrès incessants enregistrés sur le terrain, comme aussi des publications, parues en ces deux dernières décennies, portant sur tel ou tel site ou ensemble de monuments (notamment funéraires), ou sur telle ou telle catégorie d'objets mobiliers, sans parler de l'édition par d'excellents « mycénologues » de nouveaux lots de ces

tablettes d'argile inscrites qui ont permis – on y reviendra - de connaître la langue parlée par les Mycéniens en révélant du même coup un état du grec encore antérieur à celui des poèmes homériques. À cette nécessaire mise à jour Madame Vassilikou aura travaillé sans relâche pendant près d'un quart de siècle pour procurer une seconde édition qui, à coup sûr, fera date, car on se trouve désormais en présence d'un ouvrage comportant plus de 700 pages - dont une bonne centaine consacrée à une présentation très systématique de la bibliographie - et plus de 350 figures (plans, dessins et photos en noir et blanc), au nombre desquelles on compte plusieurs cartes extrêmement suggestives, dans la mesure où elles aident à visualiser, région par région, la plus ou moins grande densité d'occupation du sol à l'époque mycénienne, telle qu'elle ressort du dernier état de l'exploration archéologique ; ou disons mieux « avant-dernier », puisque, durant le temps pourtant assez court qui s'est écoulé depuis la fin de la rédaction du livre, de nouveaux sites ont encore été découverts et passablement de matériel publié, ce qui témoigne de la vitalité des recherches archéologiques en ce domaine.

Comme le rappelle l'auteur, le concept de civilisation - ou tout simplement d'époque - mycénienne est né dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après les fouilles de l'Allemand Heinrich Schliemann, puis du Grec Christos Tsountas en Argolide sur le site éponyme, le palais fortifié de Mycènes et son premier cercle de tombes, résidence des Atrides d'assez sinistre mémoire. Aujourd'hui encore, cependant, il n'est pas si aisé que cela de cerner avec précision, dans l'espace et dans le temps, ce qui fait la spécificité du monde mycénien par rapport aux autres cultures de la fin de l'Âge du Bronze. Il y a certes accord sur le fait que cette époque correspond à l'Helladique Récent ou dernière phase du Bronze (subdivisée elle-même en plusieurs périodes et sous-périodes), à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle environ avant notre ère. C'est en effet vers 1650-1600 qu'émerge, en Grèce continentale et insulaire, un monde nouveau sous l'influence manifeste de la Crète, qui connaît alors son apogée avec l'époque dite des Seconds Palais (1700-1400), celle à laquelle s'attache le nom du roi Minois, figure emblématique de cette thalassocratie crétoise en mer Égée dont le souvenir ne cessera de hanter la conscience hellénique, puis occidentale. L'héritage minoen constitue de fait, comme le souligne D. Vassilikou, une des composantes majeures de la civilisation mycénienne, en matière d'architecture, d'art pictural, de glyptique et, plus généralement, de technologie en de nombreux domaines. C'est également à la Crète que les Mycéniens emprunteront un jour leur écriture, de type syllabique. Mais, différence essentielle – qui suffirait à justifier *a posteriori* la distinction faite très tôt entre monde minoen et monde mycénien – les deux peuples ne parlent pas la même langue (du moins pas avant que la Crète soumise aux envahisseurs continentaux vers 1400 n'adopte progressivement la langue des vainqueurs). Les Mycéniens sont en effet des Grecs au sens strict du terme : il ne peut plus y avoir le moindre doute là-dessus depuis le déchiffrement de l'écriture dite linéaire B par les Anglais M. Ventris et J. Chadwick au milieu du siècle dernier, découverte majeure que nos anciens confrères, P. Chantraine et M. Lejeune, ne tardèrent pas à saluer, puis à exploiter (tandis que deux savants américains, C. Blegen et St. Dow, avaient contribué dans l'ombre, on le sait aujourd'hui, au déchiffrement lui-même).

Cette preuve du caractère proprement hellénique de la civilisation mycénienne a évidemment eu un fort contrecoup sur le plan archéologique aussi, en apportant une légitimation scientifique aux comparaisons qui avaient été d'emblée esquissées entre les vestiges matériels conservés ou mis au jour et les usages de la vie politique, militaire, sociale, religieuse et domestique tels que les décrivent ou les évoquent *l'Iliade* et *l'Odyssée* (et cela en dépit des

réserves émises dans certains milieux sur la pertinence de ces rapprochements, à vrai dire davantage du côté des historiens que parmi les archéologues). Au surplus, comme le fait bien voir l'auteur du livre, il y a une remarquable coïncidence entre la géographie des poèmes homériques et l'extension du domaine mycénien à la lumière de la riche documentation archéologique actuelle. Le chapitre d'introduction passe d'ailleurs en revue les principaux sites, en commençant par la région la plus densément occupée que fut le Péloponnèse (surtout l'Argolide bien sûr, mais aussi la Laconie avec ses sanctuaires et la Messénie avec le palais de Pylos) pour continuer par l'île d'Égine, l'Attique, l'Eubée, la Locride orientale, la Béotie, et le reste de la Grèce continentale jusqu'à la Thessalie, avec la mise en évidence de plusieurs sites nouveaux ; la Grèce de l'Ouest et les Iles Ioniennes ne sont pas oubliées (relevons ici que c'est à Céphalonie, considérée par certains comme le centre du royaume d'Ulysse, qu'ont été découverts, en 1813, les premiers vases mycéniens parvenus en Europe occidentale), pas plus que les Cyclades, sans parler de la Crète (laquelle a conservé une forte identité en tant que berceau de cette civilisation) et Chypre, elle aussi fortement colonisée (si c'est le terme qui convient) par les porteurs de la civilisation mycénienne. Plus problématique, en revanche, est l'appartenance réelle à cet ensemble d'une région périphérique comme la Macédoine. Sur la base de critères matériels tels que ceux fournis par la céramique la réponse pourrait certes être positive, mais rien n'assure, en vérité, que les habitants de la Grèce septentrionale, héritiers de traditions plus continentales qu'égéennes, avaient dès alors en commun avec les authentiques Mycéniens les mêmes fondements linguistiques et religieux.

De toute façon, on ne saurait faire abstraction de la chronologie, et D. Vassilikou met bien en évidence - dans ce qui forme peut-être la partie la plus originale de l'ouvrage - l'évolution des arts et des techniques pendant le demi-millénaire qu'a duré cette civilisation. Elle cherche, en effet, à caractériser de la manière la plus précise possible les traits dominants de chacune des trois grandes périodes que les spécialistes s'accordent à distinguer, à savoir d'abord l'Helladique Récent I, entre 1650 et 1500 environ, connu essentiellement à travers diverses séries de tombes à Mycènes même, et grâce aussi au mobilier qu'elles ont livré ; puis l'Helladique Récent II (vers 1500-1400), correspondant en gros à la phase de destruction des Seconds Palais crétois), période marquée en Argolide notamment, mais ailleurs également, par l'édification de tombeaux à chambre circulaire et toiture en encorbellement, ces *tholoi* qui ont fait l'admiration de générations de voyageurs ; enfin l'Helladique récent III (de 1400 à 1050), qui n'est assurément pas une époque de décadence, puisque c'est alors que se construisent les palais « homériques » de Mycènes, de Tirynthe, de Pylos, de Thèbes, d'Orchomène et de Iolkos, dans les ruines desquels seront retrouvées, calcinées par les incendies, les fameuses tablettes en linéaire B ; car, quelles qu'aient été les causes exactes de cette catastrophe (objet d'une discussion qui n'est pas près de s'achever !), il est établi que la destruction du monde mycénien - ou du moins de ses centres politiques et administratifs vers 1200 - fut violente, avec un incontestable recul, pendant le siècle suivant, par rapport à l'essor des époques antérieures. Après ce tournant, le monde grec entre en effet dans une longue phase de récession ou du moins de mutation. Aussi l'opinion des spécialistes peut-elle varier quelque peu sur le moment plus précis - vers 1050 selon D. Vassilikou - où la phase finale, dite submycénienne, cède définitivement la place aux témoins les plus précoces du renouveau hellénique, caractérisé d'abord - et très tôt selon les endroits - par l'apparition, dans la céramique, du style dit protogéométrique (aux alentours de l'an 1000 avant notre ère) et, sensiblement plus tard (vers

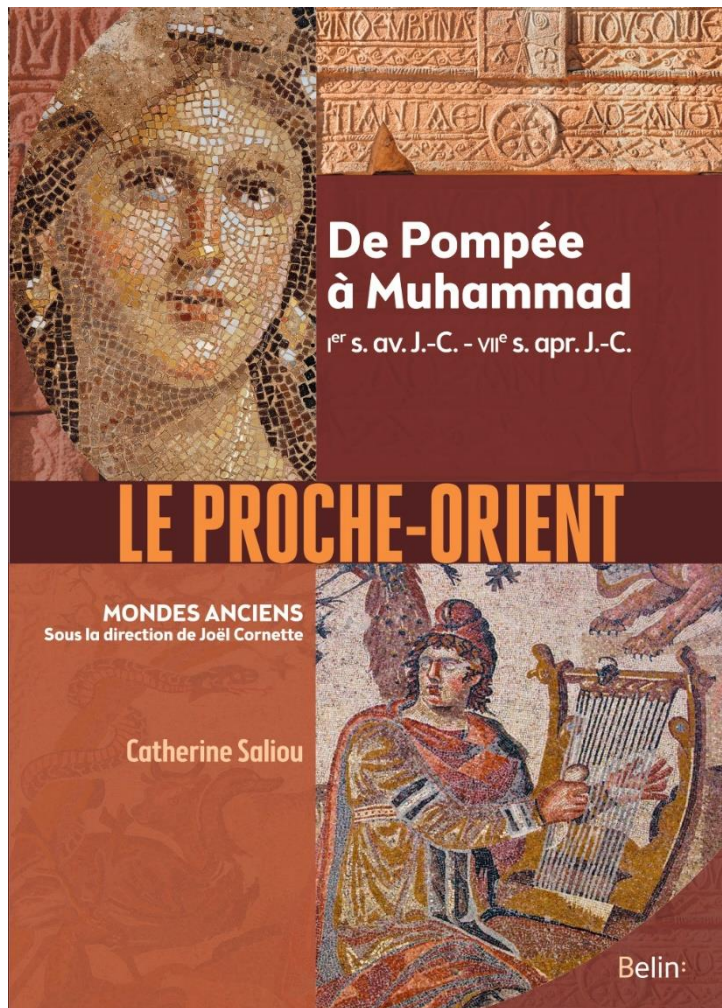
900-850 seulement) par l'émergence des premiers spécimens d'écriture alphabétique d'origine phénicienne.

Non contente d'avoir donné cet aperçu déjà très substantiel de l'histoire du monde mycénien à travers ses principales productions (en particulier - pour ce qui de la période des Palais - sur la base d'un matériel abondant et varié, qui va de la grande peinture à la confection d'objets en ivoire, en or et en pierres précieuses d'une qualité admirable), D. Vassilikou a pris soin de rédiger, sur chacun des aspects de l'héritage mycénien, des chapitres d'orientation thématique plutôt que chronologique, dans lesquels elle insiste à juste titre sur l'importance des influences venues de Crète. L'art minoen sous toutes ses formes a certainement exercé une espèce de fascination sur les Mycéniens, même si ceux-ci ont su créer des œuvres foncièrement originales par rapport aux modèles crétois. Rien ne le montre mieux que le chapitre synthétique consacré à l'évolution de la production céramique depuis les débuts de l'Helladique Récent jusqu'à l'époque dite géométrique. L'écriture et son usage donne également matière à un développement très intéressant, qui aboutit tout naturellement à l'étude de l'organisation palatiale et des structures sociales. Un chapitre attachant prend en compte les sources disponibles, écrites, figurées et aussi architecturales, pour appréhender la religion des Mycéniens, dans ses analogies - pas toujours faciles à définir - avec celle des Grecs du premier millénaire. Mais l'auteur ne pouvait pas négliger non plus, bien entendu, d'examiner ce qui, au-delà des croyances communes, faisait la diversité du monde mycénien à l'époque de sa plus grande extension, ni ses relations commerciales assez intenses avec les peuples de la Méditerranée, tant du côté de l'Orient (jusqu'en Égypte et sur la côte syro-phénicienne) que de l'Occident, vers les rives de la Sicile et de l'Italie. Cela amenait l'auteur à traiter, dans la foulée, des peuples avec lesquels les Mycéniens entrèrent en contact et parfois en conflit, notamment les habitants de l'illustre Troie et ceux que les sources proche-orientales dénomment « Peuples de la Mer », considérés parfois comme les principaux responsables de la chute des palais mycéniens ; d'où un chapitre de conclusion sur le délicat problème de la véracité d'Homère dans sa description du monde des héros de l'épopée, dont l'information paraît avoir été assurée, avec d'inévitables déformations, par une longue suite d'aèdes narrants les épisodes de la guerre qui opposa les Achéens à divers peuples anatoliens - dont précisément les habitants d'Ilion - ayant atteint, comme eux, un haut degré de civilisation.

L'ouvrage de Dora Vassilikou, archéologue très expérimentée, se recommande ainsi par l'ampleur de la matière qu'il embrasse et la diversité de sa sobre illustration, qui, manifestement, n'est pas là pour le seul plaisir des yeux mais d'abord et surtout pour l'information du lecteur. L'étude s'appuie d'autre part, on l'a noté, sur une vaste bibliographie, très internationale, qui tient compte des publications les plus récentes, sans négliger pour autant les travaux fondamentaux, même déjà anciens. Il reste à espérer que l'auteur pourra, sans plus attendre, s'atteler à la préparation d'une édition en langue française, comme elle s'y est spontanément engagée en recevant le Prix Ambatiélos 2020 de notre Académie. Cela devrait non seulement accroître le nombre des lecteurs de l'ouvrage, notamment parmi les étudiants en archéologie, mais donner à l'auteur l'occasion de mettre son texte, une fois encore, tout à fait à jour, en y introduisant par exemple la mention de sites nouveaux ou nouvellement explorés, tel celui d'Amarynthos en Eubée, toponyme d'une très haute antiquité comme le prouvait déjà son apparition dans les tablettes de la Cadmée thébaine, mais dont la localisation exacte n'a été acquise que tout récemment grâce à des fouilles gréco-suisse. Et la future édition pourra faire

plus largement état - avec le commentaire détaillé que l'objet mérite - d'un sceau extraordinaire mis au jour en 2015 par l'Ecole américaine dans une tombe de Pylos en Messénie et publié fin 2017 seulement (découverte qui, certes, n'a pas échappé à D. Vassilikou, au vu de sa bibliographie) : une agate merveilleusement gravée sortant d'un atelier minoen. Cette représentation d'une scène guerrière s'imposera en effet comme une œuvre majeure de l'art créto-mycénien et pourrait donc servir à orner la couverture - s'il nous est permis de faire cette suggestion ! – de l'édition française que nous appelons, ici encore, de nos vœux.





J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, au nom de son auteure, le livre de Catherine Saliou intitulé *De Pompée à Muhammad, I<sup>er</sup> s. av. J.-C.- VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Le Proche-Orient*, Série *Mondes Anciens*, Belin éditeur, Paris, 2020, 595 p. On doit déjà à Catherine Saliou, pour nous en tenir à ce seul domaine, le commentaire de l'*Antiochicos* de Libanios dans la Collection des Universités de France, la publication du traité d'urbanisme de Julien d'Ascalon, et de nombreux travaux sur les villes antiques d'Antioche et de Gaza. Le titre du présent ouvrage suggère à lui seul l'ampleur du projet, puisqu'il s'agit de retracer sur plus de sept siècles l'histoire complexe d'une des régions du monde qui ont connu, et connaissent encore, un destin des plus tourmentés. Elle s'étend du golfe d'Issos au Sinaï et de la Méditerranée à l'Euphrate, au

contact de la Mésopotamie. Ce Croissant dit fertile est formé de la frange côtière, la basse vallée de l'Oronte, la lisière du Taurus, et doublé par une zone semi-aride partiellement cultivable, Palestine, Hauran, moyenne vallée de l'Oronte, région d'Alep. En 64 av. J.-C., la transformation de ce qui restait de l'ancien royaume séleucide en une province romaine allait intégrer jusqu'à la conquête arabe cette mosaïque de peuples et de civilisations à l'*Imperium Romanum*, et la tentation a toujours été grande de l'étudier comme une part périphérique de cet empire. Le but de C. Saliou est de déplacer le regard du centre vers cette périphérie, et d'en dégager les spécificités.

Avec une maîtrise extraordinaire, qui témoigne de sa profonde connaissance des vestiges et des textes, et de son assimilation critique d'une bibliographie « presque infinie », elle conduit son lecteur en un style aussi ferme que clair à travers ce dédale historique, sans négliger aucun aspect. L'entreprise est d'autant plus méritoire que les exigences éditoriales de la série qui, en principe, s'adresse à un large public, excluent les notes infrapaginales et les références jugées trop savantes à des ouvrages écrits dans des langues qui risquent d'être peu pratiquées par les lecteurs potentiels. Mais l'obstacle est contourné par l'abondance des cartes, la fréquence des encarts et la qualité d'une illustration souvent inédite et très précisément commentée qui, de



Jérusalem à Palmyre, Petra, Résafa ou Doura - Europos et bien d'autres sites éclaire les étapes les plus importantes de l'itinéraire. La première partie, riche de quatre chapitres, replace la région dans son contexte impérial et mondial et parvient, au prix de démonstrations rigoureusement conduites et parfaitement informées, à intégrer les temporalités et les rythmes d'évolution si différents dans une périodisation d'ensemble : de la conquête romaine à la fin du Haut Empire, d'abord, où une relative homogénéisation culturelle par la diffusion de l'hellénisme n'empêche pas la diversification des pratiques et des croyances religieuses, puis de la période des mutations de la fin de l'Antiquité (III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> s.), avec un déplacement des flux d'échanges économiques vers le nord de la Mésopotamie et le succès politique du christianisme, à celle qui, à partir de la fin du IV<sup>ème</sup> s. fait entrer la région, qui constitue désormais un ensemble territorial bien unifié, dans l'Empire romain d'Orient et assoit son importance stratégique au contact de l'Empire perse, pour déboucher enfin sur le siècle inauguré en 551 par un raz-de-marée destructeur et aller jusqu'à la conquête islamique après une phase d'occupation perse au début du VII<sup>ème</sup> s. On ne saurait donner une idée, en quelques lignes, de la richesse de ces pages où l'on mesure, mieux qu'en aucune autre synthèse, l'étendue des échanges commerciaux, l'effervescence religieuse de ce lieu de naissance des monothéismes, et la profonde variété des langues et des cultures, du nabatéen au syriaque et des dialectes araméens à l'hébreu. Citons seulement, parmi les multiples documents qui animent ces développements si denses, les images commentées du Nemrud Dag, celle du sanctuaire de Zeus de Baitokaiké, celles des fresques de la synagogue de Doura-Europos, ou de la mosaïque des musiciennes de Mariamin, sans parler des textes rares et encore une fois remarquablement contextualisés, comme la lettre de Constantin à l'évêque de Jérusalem ou le manuscrit syriaque enluminé de la Bibliothèque nationale de France.

La deuxième partie décrit en quatre chapitres également les aspects les plus concrets de la vie au Proche-Orient, avec d'abord une étude des institutions civiques et des réalités de la vie publique et religieuse, où il apparaît que malgré l'ancienneté de son réseau urbain la région s'avère moins hellénisée que l'Ouest de l'Asie Mineure, son évolution, de ce point de vue, ne revêtant des modalités similaires à celles du reste de l'Orient romain qu'à partir du IV<sup>ème</sup> s. Des continuités sont mises en évidence au cours des périodes suivantes, en dépit de la rudesse des ruptures apparentes, comme par exemple le fait que le choix de l'emplacement des premières mosquées ait été conditionné par la présence des édifices thermaux, en raison de la nécessité des ablutions rituelles. L'analyse des mondes ruraux, des campagnes aux déserts, donne lieu à de passionnantes études comme celles de la religion au village après les réformes de Dioclétien sur le bornage des terres et leur régime fiscal, ou sur les « athlètes » de la foi qui vivent dans des monastères isolés, dont celui de Sainte-Catherine au Sinaï offre l'exemple le plus accompli. Les conditions de l'apparition des Saracènes, autre nom des Arabes, dans les secteurs steppiques, conçus comme des éléments dangereux parce qu'incontrôlables, sont à cette occasion remarquablement mises en évidence, avant une série d'études micro-régionales. Les pages sur le plateau calcaire de la Syrie du Nord, nourries par les recherches archéologiques si développées au cours de ces dernières décennies mais aussi par les textes de Libanios sur les agglomérations rurales du territoire d'Antioche sont un modèle de précision et d'efficacité, en dépit de la brièveté des notices. Il en va de même pour la mise au point sur la fonction caravanière de Palmyre. Là encore, des encarts comme celui qui évoque l'historiographie récente du « Massif calcaire », ou celui qui présente le papyrus contenant une déclaration

fiscale, ainsi que les informations sur la vie rurale en Batanée tirées d'une mosaïque ornant le sol d'une église de Deir el Adas en Syrie du Sud comptent parmi les nombreux documents qui agrémentent la lecture de ces pages si novatrices dans leur volonté de prise en compte à la fois globale et diversifiée de multiples données difficilement conciliables. Le chapitre sur les dynamiques internes qui traversent le Proche-Orient, avec une remise en situation dans le cadre général des révoltes de Judée ou de l'aventure de Zénobie en Syrie jusqu'à l'émergence des nouvelles autorités, l'évêque ou le rabbin, confère un relief historique inédit à des sites comme le monastère de Saint-Sabas dans le désert de Judée ou à des personnages comme Siméon le stylite. Les conflits religieux ou politiques, les aspects souvent oubliés de l'imbrication des cultures individuelles et des identités collectives sont tous envisagés en une vision d'une exceptionnelle intelligence historique, dont la pénétration se trouve encore confirmée par le chapitre terminal sur le rôle des constructions mémorielles et de l'imaginaire mythologico-religieux : rien, par exemple, n'avait été dit d'aussi profond, et en aussi peu de pages, à notre connaissance du moins, sur la dimension conflictuelle du temps judaïque et du temps chrétien. Des clichés aussi rares que suggestifs, sur le camp d'el-Lejjun, en Jordanie, ou sur l'église de la Théotokos au sommet du mont Garizim, la montagne sacrée des Samaritains, avec leurs légendes détaillées, doivent être mentionnés, parmi beaucoup d'autres, sans oublier les textes sur les violences à Antioche, vues par Ammien Marcellin, Libanios ou l'empereur Julien ; ce sont autant de précieux cadeaux prodigués au lecteur avec une belle générosité. Et la promenade dans la vieille ville de Damas, autour de la Mosquée des Omeyyades, qui nous est proposée dans l'Epilogue, résume à elle seule l'extraordinaire mélange des monuments et des cultes qui, sur trois mille ans, se sont ici succédé avec, à chaque étape, des reprises, des récupérations, mais aussi d'étranges manipulations.

C'est sans doute la raison pour laquelle, comme si cette masse d'études sur le passé ne pouvait, dans cette partie du monde si déchirée et si « sensible » comme on dit aujourd'hui, se suffire à elle-même, l'auteure nous fait faire pour finir un saut dans le monde contemporain, depuis la découverte des ruines par les précurseurs occidentaux du XVII<sup>e</sup> s. jusqu'aux manipulations politiques et idéologiques les plus actuelles, dont Israël et la Syrie sont aujourd'hui le théâtre. Le chapitre de clôture, intitulé « L'atelier de l'historien », montre en effet combien la tour d'ivoire du chercheur traditionnel, si tant est qu'elle n'ait jamais existé, a désormais éclaté, et combien toute analyse, si honnête qu'elle soit, des événements historiques de cette région, même les plus anciens, implique inévitablement des prises de position, dont même les protagonistes de cette historiographie ne sont pas toujours conscients. La réappropriation du mythe de Zénobie par le nationalisme syrien, ou les raisons implicites ou explicites, mais parfois dérangeantes pour nos consciences occidentales, légitimement indignées, du choix de Palmyre par *Daeçh* pour la destruction de ses monuments « classiques » sont ici exposées avec une clairvoyance que nul autre représentant de la communauté scientifique internationale n'avait encore manifestée.

Si l'on ajoute que plus de quarante pages d'annexes complètent utilement le volume (repères chronologiques, glossaire, bibliographie thématique et *indices* des lieux et des personnes), on mesure le caractère exemplaire de ce monument de science et de pédagogie, de cet instrument de travail unique en son genre, aussi plaisant que savant, que seule Catherine Saliou pouvait réaliser, et dont on ne la remerciera jamais assez.